

Les chemins de traverse d'une journée ordinaire de Tamou à Rabat

(En clin d'œil à Paul Pascon)

Tamou habite le quartier populaire de Yacoub el Mansour à Rabat, pas loin de la gare de la Compagnie des Transports Marocains, la fameuse CTM, dont le bâtiment à l'architecture avant-gardiste à la Zévaco fut conçu en forme d'une couronne royale par un architecte d'origine sépharade, fils d'un réfugié communiste de la guerre d'Espagne.

Tamou est veuve. Son mari, qui était le fils de l'oncle paternel de Tamou, est décédé après une longue et douloureuse maladie. Il devait se faire opérer mais faute de moyens *Allah i-rahmou* !

Elle a désormais la charge d'élever seule ses 2 garçons et sa fille, de 5, 11 et 13 ans, avec ses maigres revenus informels, dans un deux pièces insalubre de 12 m². Son mari était cireur de chaussures à la terrasse de l'hôtel Balima, place convoitée par plus d'un. Plus âgé de Tamou de 20 ans, il avait commencé à l'âge de 10 ans juste à la fin du Protectorat – *l'isti'amar*

Aujourd'hui samedi, comme chaque matin, c'est le même rituel : prière du *f'jer* au lever, après les ablutions rituelles un peu expédiées, maigre *ftor* pris à la hâte avec les enfants ... Car, pour préparer ses pains traditionnels d'orge et de blé dur, il ne faut pas trainer. Dès le matin de bonne heure, chaque jour, il faut mélanger les farines, pétrir la pâte à la main, aller faire cuir au four collectif du quartier, repasser le prendre. Puis partir le vendre à l'entrée du marché central, là où elle est sûre de bien vendre et où elle a ses clients habitués. Tamou connaît tout le monde, et est connue de tout le monde depuis tant d'années, du gardien de voiture au plus haut gradé de l'Etat, de la mère de famille de la classe moyenne du quartier Hassan à la grande bourgeoise parvenue du quartier du Souissi, les marocains comme les *gaouri* habitués ...

On est au mois de septembre, son cadet en échec scolaire ne va plus à l'école, ce matin comme tous les autres, elle prépare son grand caddy dans lequel elle met tous ses pains. Pour sortir elle met par dessus son *sarwal* blanc et sa *tchamir* usée son unique djellaba et chausse des *babouches* pointues citadines. Elle prend la direction du marché central sans oublier bien sûr son grand foulard uni qu'elle noue sur sa tête à la manière traditionnelle du *bled*, comme le faisaient les femmes âgées respectables d'antan.

Ayant appris que le mari de Tamou était décédé, une femme *fassiya*, épouse d'un fonctionnaire haut placé, qui a l'habitude d'acheter son pain à Tamou lorsqu'elle vient faire régulièrement son marché de poissons nobles et de crevettes royales, lui a proposé l'autre jour de venir chez elle pour voir ce que son mari pourrait faire pour elle et pour la scolarisation de son fils.

Contente, après une semaine passée, Tamou se lève le vendredi suivant, jour de repos, elle va au *hammam* populaire du quartier pour une grande toilette comme tous les vendredis, et pour rencontrer aussi à l'occasion quelques copines du quartier, pour papoter entre femmes, et surtout aujourd'hui pour leur dire, fière, joyeuse et pleine d'espoir, qu'elle part chez des gens importants dans le quartier parmi les plus chics de Rabat – Hay Riad - qui vont trouver une solution pour la re scolarisation de son fils cadet, et peut-être, au-delà l'aider dans la difficulté de sa vie matérielle au quotidien ... Le fait d'avoir été « invitée » à passer chez ces gens-là, avec qui elle est en passe d'établir un lien social d'interconnaissance à minima, est déjà aussi une gratification en soi, un microcosme de distinction sociale pour Tamou.

En sortant du *hammam*, avant de rentrer chez elle, Tamou passe chez sa cousine qui travaille dans une fabrique de vêtements destinés à l'exportation, dont le propriétaire est un juif du quartier Hassan, pour lui emprunter une djellaba seyante, des chaussures à l'européenne, un foulard à fleurs et un peu de cosmétiques féminins : de la crème Nivéa, du crayon noir au lieu du *khol*, pour faire moderne, et de la crème Atrix pour ses mains calleuses.

Elle met dans son sac une vingtaine de *m'louï* et de *rzizat al qadi* qu'elle avait préparés la veille pour offrir à la maîtresse de maison bienfaitrice, car on n'arrive jamais les mains vides chez les gens quels qu'ils soient

Sans oublier de prendre un peu d'argent sur elle de ses maigres économies qui ne dépassent guère 300 Dh (27 Euros) : un billet de 50Dh (4,5 Euros)

Avant de prendre un petit taxi bleu à 2 dh la course partagée, qui va l'amener au nouveau Tram de Rabat qu'elle n'a jamais pris. 6 dh le ticket aller simple, Tamou passe à la Zaouiya de Sidi Fatah, saint tutélaire de la médina de Rabat, pour faire une petite prière et un don *zyara* de 5 Dh pour la protection et la concrétisation de ses vœux.

Tamou, n'avait jamais encore pris le tram et ne sait pas comment faire pour acheter un ticket. Comme toutes les autres femmes, analphabètes comme elle, Tamou se débrouille : au Maroc, pays du lien social spontané il y a toujours quelqu'un, quelqu'une pour vous aider dans de telles situations.

Sur le trajet, après un choc léger, le conducteur annonce que tout le monde doit descendre du Tram car il vient de heurter un marchand ambulant en train de traverser avec sa *carrossa*. Il est déjà 11 h du matin et Tamou décide de continuer à pieds plutôt que d'attendre que le Tram redémarre. D'autant que le marchand ambulant qui n'a rien, feint d'être blessé, allongé par terre en attente d'une ambulance des pompiers et de la police pour faire un constat contre la compagnie du Tram, dans l'espoir d'un dédommagement.

Arrivée au début de Hay Riad, après une heure de marche, Tamou sort le papier où avait été marquée l'adresse de sa bienfaitrice pour la faire lire au premier passant venu, mais malheureusement l'encre a déteint et l'adresse est devenue illisible au contact des *milaoui* chaudes et huileuses.

Après un court instant de désespoir et d'hésitation, sur les conseils d'un autre passant, Tamou se rend au *mouqata'a* (bureau d'arrondissement de quartier de la municipalité) pour essayer de trouver l'adresse où elle doit se rendre. A l'entrée des bureaux elle questionne le *chaouch* et lui explique son problème. Débonnaire et souriant, il la rassure en lui promettant qu'il va faire tout son possible pour lui faire rencontrer le *moqaddem* qui est toujours très occupé.

Après une heure d'attente sur le trottoir devant l'immeuble du *mouqata'a*, toujours rien ... Le *chaouch* demande à Tamou de rester patiente, le problème va être réglé sous peu. Tamou réalise alors que pour faire accélérer le mouvement elle doit sortir un billet de 10 Dh. Le *chaouch* fait semblant de refuser le *bakchich* puis empoche rapidement et discrètement le billet. Il disparaît alors un moment et revient en courant derrière le *moqaddem* qui allait sortir pour bien d'autres occupations. Ce dernier fait signe à un jeune homme à tout faire de la *mouqata'a* qui réussit à deviner le nom du cadre bienfaiteur. Un coup de téléphone de son portable que Tamou lui avait rechargé pour 5 dh, et il contacte un cousin à lui, gardien d'une villa de Hay Riad, pour vérifier l'adresse exacte.

Tamou se rend chez le gardien, cousin du jeune de la *mouqata'a*, dans ce beau quartier où elle se croit dans une autre ville chic comme celles qu'elle voit sur son petit écran cathodique qu'elle avait récupéré de chez une vieille famille rabatienne, à qui elle envoie parfois sa fille de 13 ans pour donner un coup de main à leur bonne la veille des fêtes.

Le gardien est sensé l'accompagner jusqu'à l'adresse exacte où elle cherche à se rendre. Mais celui-ci, qui est aussi chauffeur de maître, doit aller chercher des invités à l'aéroport qui arrivent de l'étranger. Il va voir avec la jeune bonne si elle peut accompagner Tamou, mais celle-ci doit aussi préparer des *milaoui* et des *rzizat*, et en cachette, elle doit rencontrer son amoureux l'après midi.

Il est 14h, Tamou n'a pas le choix, elle décide de donner ses *milaoui* et *rzizat* à la jeune dans le but de faire vite car elle doit rentrer chez elle avant la tombée de la nuit.

Tamou arrive enfin devant l'immense villa. Le gardien, en bon cerbère, lui pose des questions avant de la faire rentrer et consulte la bonne qui l'a accompagnée. Tamou est introduite d'abord dans le petit local des bonnes sur l'arrière de la villa. Après un petit moment d'attente, une des bonnes à temps plein de la maison arrive. Et, de fil en aiguille des paroles de préséances pour la circonstance, il s'avère, heureux hasard, que c'est une fille d'un *douar* du cercle d'Itzer dans la Haute Moulouya comme Tamou, et donc parente, puisque

contribule, de la même grande tribu des Irklaouen de la Moulouya ... Du coup elles continuent spontanément leur échange verbal en *tamazight* qui est leur langue maternelle.

Finalement Tamou va rentrer chez elle, n'ayant pu rencontrer la maîtresse de maison qui était occupée ce jour de vendredi avec des invités importants de son mari, autour d'un incontournable couscous et tajines, puis un thé à la menthe avec cornes de gazelle et *ghriba* faites maison par une des bonnes employée depuis l'âge de 13 ans, habillée, logée, nourrie avec en sus un petit argent de poche hebdomadaire de 100 Dh.

Optimiste de nature tout autant que fataliste devant l'adversité, Tamou repart avec un espoir renforcé par le fait que sa nouvelle *sahiba* contribule lui a promis qu'elle allait parler à sa maîtresse (*Lalla*) et à son maître (*Sidi*), en sachant que la scolarisation de son garçon en échec, ne peut se faire désormais que dans une école associative privée caritative payante. Et justement, une de ces associations pour la réinsertion scolaire des cas sociaux et familles en difficulté a pour directrice une amie proche de *Lalla* avec qui elle fait du jogging le dimanche matin dans le bois de l'Hilton, et depuis peu s'initie au Golf royal de Dar es Salam.

Décidément aujourd'hui c'est un jour de chance pour Tamou et elle remercie Sidi Fatah ...

Tamou reprend le tram et rachète un nouveau ticket. Elle descend à la station de la gare principale de Rabat-Centre et rentre à pied à Yacoub El Mansour après $\frac{3}{4}$ d'heures de marche. pour économiser un nouveau taxi.

Quelques jours après le garçon fut admis dans l'école associative grâce à l'intervention de *Lalla* et *Sidi* auprès de la Présidente de l'Association et du Directeur de l'école, tétouanais comme Sidi, à condition bien sur de payer mensuellement le coût de la prise en charge à l'association ...

Quant à une aide financière pour payer le coût mensuel de la « scolarisation » de son garçon à l'association, Tamou devra attendre et faire des va-et-vient pour renforcer les liens avec sa nouvelle amie bonne de chez *Lalla* et *Sidi*, dans l'espoir de pouvoir revoir la maîtresse de maison qui est tout le temps prise par ses occupations multiples et ses civilités. En espérant aussi que *Lalla* pense à demander à sa bonne de donner quelque vêtements que ses enfants ne portent plus, parfois une petite somme d'argent ou de la nourriture (lait, sucre, farine) comme *sadaqa* ...

En guise d'épilogue ...

La diversité des modèles sociaux et des valeurs est aussi, au bout du compte, dans la tête de chaque individu, de chaque femme de la société « composite » en transition, en mouvement permanent, au service, et de plus en plus, de son intérêt personnel. Culture interculturelle spontanée, génie de la constitution d'un capital social utile, système de connaissance et de représentations structurant son habitus et une identité à géométrie variable, la diversité sociale incorporée permet aux femmes –comme aux hommes- de toutes conditions, des femmes d'hier illettrées aux femmes d'aujourd'hui les plus diplômées, des femmes modernes à l'occidental aux femmes post modernes au hijab, libérées ou néo fondamentalistes, de s'adapter en permanence aux circonstances du quotidien, aux aléas et opportunités du lien social d'une société en mouvement. Elle est la composante fondamentale du potentiel de changement d'une société en devenir ...

© Christian Potin